

## Études littéraires africaines

ATWELL (DAVID) & ATTRIDGE (DEREK), DIR., *THE CAMBRIDGE HISTORY OF SOUTH AFRICAN LITERATURE*. CAMBRIDGE : CAMBRIDGE UNIVERSITY PRESS, 2012, 877 P. – ISBN 978-0521199285



Alain Ricard

Numéro 34, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018492ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018492ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Ricard, A. (2012). Compte rendu de [ATWELL (DAVID) & ATTRIDGE (DEREK), DIR., *THE CAMBRIDGE HISTORY OF SOUTH AFRICAN LITERATURE*. CAMBRIDGE : CAMBRIDGE UNIVERSITY PRESS, 2012, 877 P. – ISBN 978-0521199285]. *Études littéraires africaines*, (34), 134–136. <https://doi.org/10.7202/1018492ar>

qu'un détail. L'approche anthropologique défendue par R. Astruc lui permet de donner une définition du grotesque tout à fait convaincante et il semble évident que ce très beau travail comparatiste – qui plus est, mené avec une grande clarté et dans un style agréable – servira de référence en la matière. Pour le domaine spécifique des études africaines et postcoloniales, on ne manquera pas de souligner l'intérêt de cette vision d'un grotesque comme traduction de l'expérience de l'altérité.

■ Myriam LOUVIOT

ATWELL (DAVID) & ATTRIDGE (DEREK), DIR., *THE CAMBRIDGE HISTORY OF SOUTH AFRICAN LITERATURE*. CAMBRIDGE : CAMBRIDGE UNIVERSITY PRESS, 2012, 877 P. – ISBN 978-0521199285.

Ce volume rassemble quarante-sept contributeurs, parmi lesquels des romanciers et des poètes comme Peter Horn, Nhlanhla Maake ou Elleke Boehmer. Il est divisé en six grandes parties qui regroupent les trente-neuf articles d'un travail qui commence avec les « graphies » des *Bushmen* pour s'achever par une réflexion sur l'avenir du livre en Afrique du Sud. Saluons une histoire qui met en dialogue Blancs et Noirs, qui insiste sur ces liens que la lutte et la discrimination ont forgés entre les acteurs culturels de ces deux derniers siècles. Quelle ouverture, quelle innovation que de trouver Roy Campbell et Herbert Dhlomo, traités dans le même article intitulé « Réfraction du modernisme » ! Tel était bien le cas et quelle illusion ce fut que de ne pas voir dans l'avant-gardisme et l'exil de Campbell, malgré ses dérives ultérieures, une forme de protestation alors que l'emphase biblique et la phrase shakespearienne de Dhlomo, qui demeura au Natal, étaient une façon respectable et originale de plaider la cause noire.

Écrire une histoire, alors que les sociétés vivaient dans des régimes d'historicité largement différents, n'était pas une mince affaire. Le paysage littéraire était aussi défini par les lectures et les grands mythes du Sud : les *Lusiades* ont donné à cette région une toile de fond épique. À leur manière, aujourd'hui reconnue, les poètes oraux ont su relever le défi et ils ouvrent le volume avec les contributions de Russell Kashula sur les *Imbongi* (*xhosa*) ; le thème de la culture orale est passé en revue chez les Zoulous, les *Basotho*, puis développé par M. Gronewald et Mokgale Makgopa dans le cas de langues comme le *siswati*, l'*isindebele*, le *sotho* du nord, le *xitsonga* et le *tshivenda*. Comme on le sait, onze langues nationales cohabitent en

Afrique du Sud et une histoire des littératures ne peut être une série de compartiments étanches. La difficulté est bien réelle, d'autant plus que le nationalisme linguistique *afrikaner* a produit une historiographie surabondante de l'*afrikaans*, qui menace de recouvrir les autres langues, à l'exception de l'anglais. Cela n'est pas le cas dans ce volume et l'ouvrage est pénétré d'un sentiment du contexte social dans lequel se mouvait la littérature : réglementation du théâtre, de l'enseignement des langues, contrôle de l'édition. L'article d'Andrew van der Vlies sur la « notion » d'Afrique du Sud dans l'édition, sur la représentation de cet étrange pays, est très éclairant au sujet des stratégies employées pour être à la fois dedans et dehors, par exemple en modifiant les éditions américaines et sud-africaines des livres de Coetzee ou d'Antje Krog. Dix-huit ans après la fin de l'*apartheid*, beaucoup d'étudiants, à l'extérieur de l'Afrique du Sud, n'ont plus aucune idée de ce qu'était ce système. Il est important de comprendre qu'il s'agissait d'une forme de contrôle totalitaire, qui s'en prenait donc au premier chef à l'expression libre, vaste tâche dans un grand pays multilingue, mais c'était pourtant cela qui caractérisait le projet politique nationaliste. Et en même temps, ce grand pays était une sorte d'avant-garde du « monde libre » dans la lutte contre le communisme. Étrange alliance qui explique combien le pays a bénéficié d'une grande tolérance pour sa politique absurde. Il fallut attendre 1982 pour que l'*apartheid* devienne un crime contre l'humanité et que commence le boycott qui, en faisant s'écrouler le *rand*, a mis à genoux l'économie sud-africaine et a préparé ce que l'effondrement du mur de Berlin a rendu possible.

L'article de Christian Swanepoel, naguère professeur de langue et littérature *sotho* à l'université d'Afrique du sud (UNISA), est un essai ambitieux pour donner un tableau des littératures en langues africaines sous l'*apartheid* après 1948. Il note avec raison combien les remarques de J. Jahn, qui récusait d'avance l'intérêt de la littérature produite en situation d'*apartheid*, sont datées, et correspondent peu à ce qui s'est passé : une tragédie sociale qui stimula la créativité et dont nous n'avons que peu d'éléments, tant que les traductions et les essais monographiques manqueront sur ces écrivains de l'intérieur et que les subtiles formes que prenait leur dissidence nous demeureront impénétrables. L'auteur conclut son propos en distinguant quatre écrivains : Mazizi Kunene, dont le long poème épique en zoulou sur Shaka est traduit en français et qui devint poète lauréat de son pays en 2005, un an avant sa mort ; D.B.Z. Ntuli, poète et romancier zoulou, dont la biographie vient de paraître dans

sa langue ; P. Mtuze, poète *xhosa* reconnu, « *Bard of repute* » (p. 626), linguiste et poète, auteur d'une trentaine de livres, et K.P.D. Maphalla, romancier *sotho* qui a publié en 1996 un roman en anglais après une quarantaine de livres dans sa langue.

Ces auteurs sont connus et étudiés dans leur pays, et pourtant ils sont encore loin d'appartenir à la littérature mondiale. Le seul reproche à faire à cette histoire est dès lors que des auteurs aussi importants écrivant dans leur langue, ne soient pas étudiés plus en détail et que des débats universitaires, très liés aux controverses « théoriques » sur le statut de l'écriture et la nouvelle fiction en anglais, occupent à mon sens trop de place vers la fin de l'ouvrage. Je ne crois pas, comme semble le penser Rita Barnard (p. 670), que la notion de « post apartheid » soit obsolète. Je crois, au contraire, que les nouvelles questions adressées à l'histoire, que l'irruption de nouveaux acteurs dans l'écriture et les représentations, sont des mouvements qui puisent leur énergie et une part de leur inventivité dans la mémoire même de l'*apartheid* et qu'il faudra de longues années pour qu'elle ne colore plus l'horizon.

■ Alain RICARD

BOLY (JOSEPH), *LE FRANÇAIS, TERRE HOSPITALIÈRE. ANTHOLOGIE*. BRUXELLES : ASSOCIATION CHARLES PLISNIER ; ÉDITIONS M.E.O., 2012, 219 P. – ISBN 978-2-930333-53-3.

Surprise, déception, regret, mais peut-être aussi leçon : cet ouvrage, sorte d'anthologie de propos d'écrivains au sujet de leur relation à la langue française, ne concerne que fort peu les littératures subsahariennes. Celles-ci n'y sont en effet représentées que par un auteur : Sony Labou Tansi, d'ailleurs mis assez approximativement au palmarès de la République Démocratique du Congo sur la base de son lieu de naissance (Kimwanza, 1947). Il est vrai que le Maroc est représenté par Tahar Ben Jelloun et l'Algérie par Yasmina Khadra, Mohammed Dib et Assia Djebar, l'île Maurice par Raymond Chasle et J.M.G. Le Clézio, Madagascar par Jacques Rabemananjara, l'Égypte par Andrée Chedid, Elian Finbert, Edmond Jabès et Joyce Mansour, Haïti par René Depestre. J'y ajouterai, pour être complet, les pages consacrées à Ariane François-Demeester, poète et sculpteur belge qui vient de décéder, et dont l'œuvre est en grande partie africaine, katangaise plus précisément.

Le fait est que, sur un total de 67 auteurs retenus, la part subsaharienne est donc incompréhensiblement maigre : c'est une